

## CHAPITRE 7

### *Musique chez Dupuytren*

Le temps passait, apportant à la fois un soulagement parce qu'il faisait moins froid et que le soleil commençait à paraître timidement, et un surcroît de peine, parce que ces jours qui s'entassaient n'apportaient aucune décision, et que le débarquement toujours annoncé ne venait pas.

Nous étions renseignés sur la marche des événements par la radio allemande. Chaque block était muni d'un haut-parleur et, de la Tour, nous venaient ainsi par une voix de basse tonitruante les ordres. Ces messieurs branchaient la TSF à peu près toute la journée et nous étions obligés d'entendre, sans pouvoir tourner le bouton, les marches militaires, les valse de Strauss, le discours des *Gauleiters* et le communiqué. Chaque après-midi, vers deux heures, une voix rapide sortait du poste et, dans un allemand torrentiel où les syllabes se heurtaient, les nouvelles se déroulaient, relatant les progrès de la tragédie qui se jouait et dont nous attendions la délivrance. Nous écoutions muets, retenant notre souffle ; les quatre ou cinq Français qui connaissaient l'allemand entraient un crayon à la main dans la chambre du chef de block et prenaient fiévreusement les renseignements qu'ils retransmettaient ensuite à leurs camarades. Chez nous, c'était le professeur Handrich qui remplissait cet office ; un peu plus tard, Jacques Lusseyran le relayait et je l'accompagnais parfois. Le communiqué allemand n'était pas si mensonger. Il avait quelques jours de retard. Il grossissait les petits succès et minimisait les gros revers. Une ville qu'il fallait défendre opiniâtrement n'avait plus huit jours après, quand elle était prise, aucune valeur stratégique. On

oubliait de nous donner le sort final d'une garnison encerclée... Mais enfin, les noms cités n'étaient pas inventés et nous permettaient de jalonner la ligne du front avec une approximation suffisante.

Je ne faisais pas partie de ces illuminés qui, complètement aveuglés par leur désir, remettaient de huit jours en huit jours une victoire russe qui ne venait pas. Je savais que ce serait long, qu'il fallait encore compter plusieurs mois, jusqu'à juin ou juillet, disais-je à Marcel qui me trouvait bien pessimiste. Je ne l'étais pas assez, puisque la délivrance vingt-huit mois après le terme que j'avais fixé !

Aussi, ce qui était le plus pénible, c'était cet égrènement inutile du temps. Ces journées vides, ces communiqués après lesquels on rentrait un peu plus la tête dans les épaules en disant :

– La bonne nouvelle viendra demain.

Mais le lendemain ne nous apportait rien non plus ; autour de nous, les camarades s'affaiblissaient, mouraient toujours à une cadence rapide. Et toujours comme horizon, cette écurie noire et sale, grouillante de brutes, parmi les hurlements.

Notre situation au block des invalides devenait de plus en plus désagréable. Chaque convoi qui arrivait au camp – et il en venait presque tous les jours – voyait ses hommes valides, après une quarantaine hâtive, disparaître, aiguillés vers des chantiers éloignés, vers la fameuse usine souterraine de Dora qui tuait son homme en trois mois, vers les mines de sel, vers les ateliers d'aviation Heinkel, vers les grandes usines en ruines des bords du Rhin. Mais chacun d'entre eux laissait un déchet de manchots ou de boiteux, de tuberculeux, de fous ou d'épileptiques, qui venaient grossir notre troupeau. On les voyait arriver un matin, groupe minable de tordus ou de bancroches, de squelettes vivants dont les yeux faisaient deux trous sombres sous les pommettes en pointes... Ils attendaient, le dos rond, tenant à la main une loque nouée aux quatre coins qui contenaient leur misérable avoir, et ils restaient là, timides, muets, affaissés, pendant que Léonide, dans sa chambre, préparait la réception de nos nouveaux hôtes... Enfin, on les répartissait et nous recevions dans notre box quatre ou cinq arrivants que nous installions au milieu de nous. Nous touchions un Polonais scrofuleux, un Tchèque paralytique, un Yougoslave couvert d'ulcères, et nous manœuvrions avec astuce pour éviter de les voir s'allonger à nos côtés. Mais comme il fallait bien

les caser, nous étions obligés d'en accepter, et je me souviens entre autres de trois spécimens étranges. Le premier, Emmanuel, était un colosse tchèque que les coups de la Gestapo avaient transformé en une loque vivante : il ne pouvait faire aucun mouvement et ne parlait pas. Des yeux exorbités, avec un regard fixe, insoutenable, d'énormes bras animés d'un tremblement continu. Une bouche déformée d'où sortaient uniquement des rugissements rauques. Il était effroyable : un monstre sorti d'un film de terreur comme Nosferatu ou le docteur Jeekyll. À l'usage c'était un brave garçon, mais il était affligé d'un vice très fréquent d'ailleurs au camp et qui se révéla peu à peu. Quand il était allongé, il s'approchait de son voisin, tremblant, frétilant, se trémoussant.

Le second, un grand Polonais tout jeune, complètement idiot, sale et fétide, restait des heures sans mouvement ; mais si par hasard la cage restait vide, il s'accroupissait, ses yeux devenus presque lumineux épiaient de tous côtés avec une mobilité et une acuité intenses, comme une bête à l'affût ; et, quand nous revenions, il manquait toujours quelque chose : le pain avait disparu, le mouchoir s'était envolé, le crayon n'était plus là...

Le troisième était un Allemand, un être souffreteux, d'une quarantaine d'années, sale et voleur lui aussi, fou également. Je lui trouvais une tête de Christ avec des yeux implorants, mais il était roublard ; il mendiait sans cesse, parlait beaucoup et me tenait de longs discours, ce qui indisposait mes camarades, mais qui perfectionnait ma pratique de l'allemand. Et je me souviens surtout de lui, parce que, me croyant sans doute quelque autorité, il insistait auprès de moi pour que je le fasse envoyer dans une maison de fous et me serinait vingt fois par jour la même formule.

– À l'asile de fous, je serais bien mieux...

Comme les nouveaux venus étaient toujours plus nombreux que les morts, nous étions de plus en plus serrés. Les boxes divisés en six parties faites pour recevoir chacun huit dormeurs, c'est-à-dire quarante-huit en tout, en renfermèrent bientôt cinquante, soixante, soixante-quinze et même quatre-vingts. Il devenait impossible de dormir. Nous devions reposer sur le côté, encastrés les uns dans les autres, tête-bêche, les pieds de notre voisin dans notre nez, nos hanches appuyées sur le dos de notre camarade et ne touchant pas le

plancher. Au bout d'une heure, c'était un supplice. Le malheureux qui était obligé de se lever la nuit ne retrouvait pas de place en revenant et était condamné à rester debout et à errer dans le noir entre les tables jusqu'au jour. Dans la journée, cet entassement avait aussi de multiples inconvénients : les tables étaient prises d'assaut, une foule compacte grouillait dans l'allée centrale et, pour sortir du block, il fallait, à grand renfort de coups d'épaule, fendre cette masse malodorante, qui réagissait par des injures et par des coups. La plupart mangeaient leur soupe debout ou accroupie dans leur cabine, renversant le bouillon sur les planches et sur les couvertures, parce que dans l'obscurité ils ne voyaient pas ce qu'ils faisaient.

Pour moi, qui avais de grandes difficultés à rester debout longtemps, j'étais fort malheureux lorsque je ne trouvais pas de place assise à la table. M'allonger me faisait souffrir également à cause des cicatrices de ma hanche. Je me trouvais dans la situation paradoxale suivante : on m'avait mis au block des invalides parce que je ne pouvais pas tenir sur mes jambes et j'étais pourtant condamné à rester debout des journées entières. Cette compression avait bien d'autres désavantages : il n'y avait plus assez de gamelles, on était obligé de faire deux services et la distribution de la soupe durait deux heures ; l'air de la baraque était de plus en plus confiné et fétide ; la promiscuité continuelle, les frôlements, les bourrades, les accrochages augmentaient encore la mauvaise humeur des malheureux dont le caractère, même sans cela, s'aigrissait au fur et à mesure que durait la rude épreuve ; et c'étaient des injures, des disputes, des coups de poing.

Néanmoins, je ne me plaignais pas lorsque, ce qui arrivait le plus souvent, je pouvais trouver une place assise à la table. Je m'installais avec Jacques Lusseyran et nous entamions une lecture que je lui faisais à mi-voix, une discussion littéraire ou philosophique, une leçon d'allemand qu'il me donnait avec patience à propos d'un texte quelconque que j'annonçais à son côté.

J'eus, à la fin de l'hiver, une grande peine. Je vis mourir le docteur Séguin, mon compatriote d'Auxerre, qui était devenu mon ami. Nous nous rencontrions presque tous les soirs. Il me faisait ses doléances, me racontait ses projets, me demandait des conseils au sujet de la situation à donner à ses fils, et se lançait parfois dans une de ces

improvisations brillantes et paradoxales où il excellait. Mais le pauvre homme avait faim. Il s'affaiblissait de jour en jour. Il rentrait fatigué de ses rudes travaux de terrassement. Il se plaignait :

– Ne pourrais-je donc pas être nommé médecin à l'hôpital ? On aurait pourtant besoin de moi...

Il devait y aller, à l'hôpital, mais dans de tristes conditions ! J'appris un jour qu'il était malade, très malade, j'allai le voir. La fièvre le rongait, la dysenterie vidait son corps. On le mena au revier (hôpital), mais à la porte, on le renvoya, parce qu'il n'y avait pas de place. Le surlendemain, il fallut le porter à nouveau : deux Russes l'encadrèrent pour l'aider à marcher. J'étais là.

– Ne m'approchez pas, me cria-t-il en rassemblant ses dernières forces.

J'allai quand même lui serrer la main.

– Vous allez revenir bientôt, lui dis-je. Je vous reverrai dans quelques jours.

– Oui, sous forme de fumée, me répondit-il.

Ce furent ses dernières paroles.

Cependant une petite modification qui devait s'avérer heureuse, s'était produite dans mon existence. Une lubie de Léonide avait bouleversé la composition des boxes, et je changeai de place ainsi que Pierre Azéma. J'arrivai au box voisin dans une travée bien sympathique. J'eus comme compagnons de lit des hommes avec lesquels je m'entendis tout de suite et qui allaient devenir mes amis : Escoffier de Saint-Étienne, envoyé là par erreur, et qui trouvait dans une foi naïve la force de durer, le docteur Crutel, député de Rouen, dont j'appréciai peu à peu le courage, la robustesse, la force et la hargne de vieux sanglier, le père Mercier de Belfort, arrêté à la place de son fils avec toute sa candeur, son besoin de confidences naïves, son étonnement perpétuel de se trouver là, les disputes continuelles et hautement comiques qu'il engageait avec tous ses camarades, Hewitt, le grand artiste, professeur au Conservatoire, qui possédait une très belle âme, et qui avait su du premier coup se constituer le monde intérieur qui lui permettait de conserver sa sérénité dans cet enfer. Nous parlions musique le soir, avant de nous endormir. J'étais un profane et je dois mon camarade Hewitt de doux moments et de fortes et belles émotions. En effet, grâce à l'appui d'un jeune déporté

polonais qui, habitant Buchenwald depuis longtemps, y occupait une position privilégiée, il avait pu trouver un violon, un local et les moyens de travailler. Il avait constitué un quatuor avec son jeune Polonais et deux autres prisonniers étrangers, et, au bout de quelques jours il me dit :

– Nous allons donner devant un auditoire restreint et presque en cachette, un concert de musique de chambre. Vous y viendrez.

J'étais ravi. Mais je ne m'attendais pas à cette révélation qui me fut donnée. La séance eut lieu dans une salle de l'hôpital, où des internés étrangers, particulièrement des Allemands, avaient aménagé une scène dont à la décoration à l'aide de couvertures et de papiers découpés avait été réalisée par des jeunes Français du Grand Camp.

Nous étions une cinquantaine, en majeure partie des étrangers, tous des prisonniers de choix, bien vêtus, aux cheveux longs. J'étais accompagné de Jacques Lusseyran.

Déjà, l'aspect solennel de cette salle claire et propre, le recueillement préalable de tous ces gens figés dans une pieuse attente, l'idée que dans ce lieu de laideur, de souffrance et de mort, j'allais assister au spectacle de la beauté, de la joie et de la vie m'avait impressionné et mis en état de grâce.

Mais je ne m'attendais pas à ce qui allait suivre. Les quatre musiciens entrèrent et s'assirent dans un silence religieux. Et voici que s'éleva tout à coup, emplissant la salle, un chant sonore, pur, allègre. Ce fut comme si toute la brume qui emplissait mon cerveau se dissipait, comme si des portes s'ouvraient sur un univers enchanté, comme si un être de rêve me prenant par la main, m'emmenait dans un monde merveilleux. J'entendais les harmonies du divin Beethoven ; mais mon esprit ne pouvait s'y accrocher et il partait, vagabondant, recevant de plein fouet tous les souffles généreux et sains d'un ciel sereinement azuré. Beethoven, Mozart, Haydn...

Je sortis étourdi, enivré, réconforté. Ce premier contact avec la musique de chambre me révéla tout le pouvoir de cet art et fit d'un tiède, un fervent.

Mes relations d'amitié avec le maître Hewitt me procurèrent des sensations d'un tout autre ordre. J'avais dit à mon ami quelle serait ma joie de l'entendre encore, et il m'avait proposé de monter au Grand Camp, au block 2, dans la salle de la pathologie, où il répétait.

J'y allai un soir, toujours accompagné de Jacques Lusseyran que je tenais par le bras. Hewitt était là, mais ses coéquipiers n'étaient pas encore arrivés. La pièce où je fus introduit présentait un spectacle étrange. Elle était très propre, le plancher ciré, le plafond verni, pas un grain de poussière, la froideur d'un musée. Et c'était en effet un musée. Sur deux côtés s'étagaient des vitrines, et à l'intérieur, dans des bocaux, la plus belle collection de coupes anatomiques et d'organes malades : ulcères au foie, lésions tuberculeuses et syphilitiques, abcès au cerveau, anévrismes, etc. Toute la gamme des maladies y était représentée, cataloguée, étiquetée. Je restai longtemps devant une pièce remarquable : la coupe d'une tête d'homme qui présentait au regard suivant la ligne du nez, le cerveau dans sa boîte, les os de la face, la bouche avec sa langue et ses dents, le cou avec l'amorce de la colonne vertébrale ; mais en me penchant pour regarder de côté, je vis de biais, derrière la coupe présentée au public, le reste de la tête un visage avec l'œil ouvert, la joue ronde, les cheveux et je frémis pensant que cette demi-tête était celle d'un prisonnier.

Les cloisons qui ne portaient pas de vitrines n'en étaient pas moins intéressantes. Le long de l'une d'elles se dressait une étagère, sur laquelle, alignées sagement, des têtes momifiées baissaient les paupières ; et parmi elles, deux ou trois, désossées, réduites à la grosseur du poing, reproduisaient les hideux trophées des Indiens de l'Amérique du Sud. La dernière cloison était entièrement consacrée à une exposition de peaux humaines tannées, présentant une très belle collection de tatouages, certains en plusieurs couleurs.

Ce fut dans ce décor macabre que j'entendis résonner les nobles accents du largo de Haendel, et les puissantes harmonies d'un quatuor de Beethoven ; mais, quoique la musique retrouvât sur moi cette emprise qui obligeait mon âme à s'évader, je retombais de temps en temps sur terre, et je jetais un coup d'œil sur ces débris impersonnels qui appartinrent à des hommes comme moi, à des prisonniers comme moi. On prétend que les plus beaux tatouages ornaient la peau de prisonniers qui ne moururent pas de leur mort naturelle, mais que les SS firent assassiner parce qu'ils convoitaient ces dentelles et ces dessins humains.

Ainsi nous vivions, nous durions plutôt. L'essentiel était de gagner du temps, de ne pas mourir tout de suite. Nous avions tous

au cœur la conviction absolue que l'Allemagne allait perdre la guerre bientôt. Mais que pouvait contenir ce mot « bientôt » ? Des jours, des semaines, des mois ? Chacun s'enfermait dans le monde de ses souvenirs. Les plus forts pourléchaient minutieusement des projets d'avenir mirifiques dont ils soignaient les moindres détails ; d'autres, dont je voulais faire partie, se raccrochaient à une vie intellectuelle qu'ils voulaient intense et qui, donnant un support à leur existence morne et dangereuse, leur permettait encore de rester eux-mêmes et d'échapper à l'avalissement et à l'animalité qui était la fin de régime dégradant auquel nous étions soumis. La mort restait quand même pendue au-dessus de nous comme une épée de Damoclès et le hasard, Dieu aveugle, coupait comme il le voulait le fil frêle qui la retenait.

La mort ! Elle était partout. Elle était là, dans ces attentes terribles et interminables dehors dans la boue glacée. Elle était dans ce block contaminé où chaque inspiration la mettait dans nos bronches. Elle était dans les poings de ces colosses sadiques qui nous gardaient, dans les crocs des chiens féroces qu'on lâchait sur nous, dans le regard trouble des brutes et des fous qui nous entouraient... Elle était embusquée aux lèvres de notre maître Léonide, derrière la blouse blanche des infirmiers de l'hôpital, dans la bise qui soufflait au coin du bâtiment des douches... Elle était dans cette nourriture morte qu'on nous dispensait avec avarice et qui, cependant, rendait malade la plupart d'entre nous... Elle s'embusquait dans le rhume le plus bénin, dans l'angine la moins grave, dans la toux qui commençait, dans l'enflure indolore qui gonflait les jambes... Elle était aussi dans ce désespoir maussade qui éteignait les regards, courbait les dos, alanguissait les gestes... Tenir... Il fallait tenir malgré tout.

Il ne tint pas, Guillon, mon voisin de gauche, ce brave paysan-coiffeur de Touraine qui, affaibli par la diarrhée, prit dans le vent d'hiver une pneumonie qu'on aurait peut-être guérie si un samedi, jour de lavage, où nous devons tous évacuer le block pour laisser le champ libre aux évolutions des balayeurs on ne l'avait pas laissé à l'abandon quatre heures dehors sur un brancard, par une température sibérienne.

Il ne tint pas, Frank, le jeune directeur des Salines de Bayonne, qui mourut en trois jours parce qu'il ne voulait pas vivre, parce qu'il ne se cramponnait pas à la vie.



Et combien d'autres qui ne tinrent pas !...

Mais j'étais persuadé que le moral avait ici une importance extraordinaire, et que celui qui de toutes ses forces ne voulait pas mourir conjurait le sort. Je pensais, et je pense encore, qu'on a la chance qu'on a méritée, et qu'une énergie bien tendue peut forcer le destin. Je soutins plusieurs fois cette thèse devant le docteur Olive, médecin de campagne de la région toulousaine qui secouait la tête et me disait :

– Énergie ou pas énergie, moral ou pas moral, quand la maladie tombe sur vous, il n'y a rien à faire.

Je n'étais pas convaincu cependant, et le pauvre docteur qui malgré son courage, broyait du noir, ne put hélas qu'apporter une triste confirmation à ma théorie, car il mourut lui-même d'épuisement la veille de la Libération, alors que nous voyions déjà poindre la radieuse aurore de la délivrance.

Notre vie n'était oisive qu'en apparence. On aurait pu croire qu'une journée qui commençait à quatre heures du matin pût être longue, mais nos gardiens s'ingéniaient à nous donner des distractions nombreuses et variées qui en coupaient la monotonie. Il y avait toujours quelque chose de nouveau. C'étaient des grands nettoyages où l'on sortait du block paillasses et couvertures, c'étaient des vérifications de colis qui donnaient l'occasion à nos jeunes maîtres russes d'écraser sous leurs pieds les petits objets ménagers que nous nous étions procurés avec la plus grande difficulté, c'étaient des appels ou des rassemblements extraordinaires, fréquents, pour les causes les plus futiles, c'étaient des communications faites à grands coups de gueule par notre chef de block et dans lesquelles revenaient sans cesse ces mots, qui depuis me font horreur : *Kamerad ! Disziplin !* C'étaient des revues de vêtements ou de literie, la queue pour passer au coiffeur installé au milieu du block, le changement de linge qu'on nous imposait brutalement au milieu de la distribution de confiture, ce qui créait un charmant embouteillage, le rassemblement pour les douches, une visite médicale préparatoire, suivie d'une visite médicale de contrôle, puis d'une autre visite de récupération... C'étaient des bouleversements dans la répartition des blocks, c'étaient des menuisiers qui venaient réparer le plancher... Il y avait toujours du nouveau. Et dans ce block surpeuplé, sous la conduite de ces étran-

gers braillards et méchants, chacune de ces cérémonies était un ennui, voire un supplice.

Mais la plus belle de toutes était la revue hebdomadaire, bihebdomadaire, trihebdomadaire de la vermine. Comme les Allemands avaient une frayeur intense du typhus, maladie propagée par les poux et que ces insectes n'avaient que trop tendance à pulluler parmi nous, le contrôle le plus sérieux était exercé dans tous les blocks du camp. Des infirmiers venaient dans leurs vêtements à minces rayures blanches et bleues, s'installaient sur des chaises au bout du block ; nous nous déshabillions entièrement, et la longue théorie d'hommes nus piétinait, avançant à tous petits pas, exhibant difformités et plaies, dans les relents qu'on imagine. Chacun se présentait à son tour. Si la cérémonie avait lieu le soir, une lampe puissante était placée au-dessus de l'opérateur. Celui-ci scrutait d'un œil inquisiteur le corps du patient tandis qu'un aide examinait la chemise, un autre le pantalon. Le malheureux trouvé porteur d'un pou était envoyé à la désinfection. Il y passait sa journée, ou tout au moins la matinée, et en revenait fourbu.

Deux fois par semaine, d'autres infirmiers venaient avec un matériel de pansement soigner les écorchures, les bobos et les plaies. On enlevait des tables, on disposait des bancs en carrés, les infirmiers s'installaient au centre, déballaient leurs fioles et leurs pinces, et le plus répugnant spectacle commençait. Les clients se déshabillaient, présentaient la partie malade pour qu'on la leur badigeonne. Les autres, pressés autour des bancs, se préparaient en attendant leur tour. C'était un étalage monstrueux de chairs déchiquetées, de plaques sanieuses, d'ecchymoses sanguinolentes, de lèpres et de maux étranges. Ces grands Russes, qui apparemment ne souffraient d'aucune infirmité, étalaient des blessures épouvantables qui me faisaient frémir quand je les regardais. Les infirmiers tripotaient tout cela avec une désinvolture blasée. C'étaient des bouchers, ils arrachaient, grattaient, tiraillaient, coupaient, sans aucune précaution, et avec une approximation très large. Puis, la plaie nettoyée, ils étalaient avec une spatule de bois une pommade rouge ou noire, parfois blanche, et enveloppaient le membre, la tête ou le tronc dans un pansement de papier.

Il n'y avait pas de remèdes. Je ne vis jamais de teinture d'iode, ni de dakin, ni d'eau oxygénée, ni d'éther, seulement ces deux ou trois pommades qui avaient surtout comme effet d'élargir et d'entretenir les plaies. Quand, au bout d'un mois, le patient se plaignait de ne point guérir, l'infirmier, s'il était dans un bon jour, lui disait philosophiquement :

– Nous allons toujours essayer la pommade rouge, nous verrons bien ce que cela donnera.

Cela ne donnait rien. Les plaies à Buchenwald étaient inguérissables, et la plupart d'entre nous traînaient des bandages de papier qui, le soir même, sales, déchirés, se déroulaient et tombaient en lambeaux. La séance de pansement était longue. La soupe refroidissait dans les tonneaux. Nous attendions autour des bancs que le dernier malade fût traité. Puis les infirmiers ramassaient hâtivement leurs fioles et leurs outils, un homme de corvée balayait à grands coups les vieux pansements souillés jetés à terre, on traînait les tables et nous commencions notre repas, les pieds dans le pus et le sang.

Mais je m'étais dit une fois pour toutes que de tels détails ne devaient pas me marquer, que je devais rester à l'abri de ces sensations débilitantes, qu'il y avait en nous et autour de nous des choses primordiales qu'il fallait sauvegarder et qu'on pouvait, en le voulant bien, négliger les autres. Aussi, est-ce avec un endurcissement qui arrivait presque à l'indifférence que je côtoyais cette épouvantable misère humaine. Je n'en étais pas affecté, et, dans ce marais pestilentiel, mes pensées attachées aux pensées des écrivains qui m'avaient appris à vivre ménageaient facilement pour moi seul des oasis de calme et de sérénité.